

Comme un (mauvais ?) roman

YVANNE CHENOUF

Daniel PENNAC est écrivain. Il est professeur de français. Il a écrit *Comme un roman*, un livre sur la lecture qui rencontre un joli succès.
Yvonne CHENOUF l'a lu.

Daniel PENNAC est un joueur. Un professionnel. Il joue avec l'écriture, avec les situations, avec les personnages, les genres et les mots, avec les conventions, les stratégies, les partenaires, dans le plus grand respect de la règle acceptée par tous, règle omniprésente, fondée, légitimée contre toute apparence. C'est ainsi que dans ses polars qui n'en ont pas l'air (*Au bonheur des ogres*, *La fée carabine*, *La petite marchande de prose*) le héros n'est ni un vrai héros, ni un faux héros. Il est ailleurs. N'empêche qu'il redresse les torts, que sa nana est une créature de rêve, que ses personnages secondaires lui font à merveille tenir son rôle principal et que, si ni les figurants, ni le décor ne sont ceux d'un roman noir, c'est pourtant là qu'on se trouve là, dans la banlieue, parmi les exclus, auprès des délinquants compromis par une société qui, mise à nue dans ses engrenages les plus dégueulasses et ses déraillements les plus sublimes, rend compte de la médiocrité du monde, de sa splendeur aussi quand les méchants ne sont pas désignés d'avance et que les gentils ne s'étaient pas portés volontaires.

Seulement voilà, c'est raconté dans un tout autre registre que celui de la mièvrerie ou de la bonne moralité ; la cohérence jaillit du déséquilibre de situations, du dérapage des personnages, des soubresauts des mots, de la défaillance d'un genre. De l'inattendu naît d'abord la curiosité pour l'auteur.

Daniel PENNAC est un jongleur.

Un super professionnel. Il jongle à la manière de ces clowns qui font semblant de tout rater et qui finissent leur numéro brillamment, faussement surpris que ça ait marché ou qu'on y ait cru. Des drôles d'artistes qui ne sèment le doute que pour renforcer les certitudes. Dans ses polars à l'air de rien, le suspens est (astucieusement) maintenu, les scènes d'amour (savamment) amenées, les fausses pistes (habilement) tracées, les chutes assurées, les émotions entretenues. Comme sans le vouloir. Et du coup, c'est à cette indifférence calculée qu'on s'intéresse, c'est-à-dire à l'histoire, à sa construction Si vous préférez et à l'impression de fragilité que dégage l'édifice pourtant bien solide. Du contraste naît alors l'intérêt pour l'œuvre.

Car, Daniel PENNAC est un écrivain professionnel qui se sert de ses émotions pour construire des mondes dans lesquels ne compteraient que les franges, les frontières, les limites, ces fins et ces commencements, ces morts et ces renaissances. Il retourne les apparences, tourne autour des évidences, tourne et retourne la norme pour en extraire d'autres possibles. C'est ainsi que les vieux sont étonnants de verdeur, les enfants surprenants de sagesse, les femmes incroyables d'invention, les hommes bizarrement disponibles. Des personnages pas du tout dans le contre-emploi, mais ailleurs. Simplement ailleurs. C'est ainsi enfin que les braves gens, juste pourvus de bonne volonté à défaut de conscience, renversent les situations les plus injustes, les plus cruelles, les plus bloquées. Sans aucune théorie, sans rien d'une solidarité avouée. Non. Par la simple juxtaposition de petits mouvements de tendresse, d'un élan de confiance.

De cette tendresse, de cette confiance naît la sympathie pour l'homme.

Dans les polars, ça fait un drôle d'effet, cette trinité d'exclus, de paumés, de naïfs, de débrouillards qui frôlent les plus grands dangers, le nez en l'air et finissent par les déjouer, sans rien pourtant devoir au hasard. Mais alors comment font-ils ? Oh ! C'est simple. Ils obéissent aux contraintes du roman qui lui, doit peu de choses aux bons sentiments mais beaucoup à l'opiniâtreté du travail.

Et voilà que Daniel PENNAC qui, lorsqu'il n'écrit pas enseigne, vient de faire un mauvais travail par excès de bons sentiments.

Et ça marche ! Le numéro fait fureur chez les formateurs en lecture et en écriture. Alors, d'où vient cet engouement du public que l'auteur avait pourtant formé à d'autres aptitudes ?

Son dernier livre *Comme un roman* est un plaidoyer pour la pédagogie de la lecture.

On y retrouve le jeu dans une cascade de masques. On ne sait pas bien qui tient la plume l'enseignant ou l'écrivain ? Les parents dépassés, les profs de bonne volonté mais désabusés ou les gosses maltraités par l'école ? Tous ces gentils fautifs sous leurs costumes de vaincus sont touchants de ressemblance avec les lecteurs (tour à tour parents, enseignants ou bien gosses mais tous imparfaits). L'identification, cet écran total de la lecture, fonctionne à plein. Et voilà que l'on quitte la piste étoilée du grand cirque où l'on attend tout de l'artiste pour rejoindre la fête de patronage où l'on ne refuse rien à l'amateur. L'indulgence remplace l'exigence d'autant plus qu'en face des pauvres victimes, on reconnaît les bourreaux de notre propre vie (les dogmatiques, les technicistes, les inconditionnels de l'effort, les handicapés du partage ou du plaisir, les baïllonneurs de texte, ceux qui refusent la lecture à haute voix, ceux qui vilipendent les lectures superficielles, les sauts de page, les romans de gare...). Alors, dans cette période de doute professionnel, quand on a l'impression d'avoir essayé toutes les méthodes, assisté à toutes les grandes messes, cru tous les prêtres et qu'en face, l'échec scolaire ne vacille pas, on se prend à aimer ceux qui se jouent des grands principes. Ils nous vengent.

Il y a bien jonglage aussi. Ou alors prestidigitation. Car enfin, que donne-t-il à voir Daniel PENNAC ?

- 1/ Le droit de ne pas lire.
- 2/ Le droit de sauter des pages.
- 3/ Le droit de ne pas finir un livre.
- 4/ Le droit de relire.
- 6/ Le droit de lire n'importe quoi.
- 6/ Le droit au bovarysme.
- 7/ Le droit à lire n'importe où.
- 8/ Le droit de grappiller.
- 9/ Le droit de lire à haute voix.
- 10/ Le droit de nous taire.

Mais y a-t-il vraiment quelque chose à voir ?

Parmi ces dix droits, même le dernier n'est pas interdit par l'école. Aucune colombe ne s'envole de ce chapeau où les foulards ne sont agités que pour faire diversion. Car enfin que fait d'autre l'école avec ses morceaux choisis que de sauter des pages, ne pas finir un livre et grappiller ? Que fait d'autre l'école que de faire relire les mêmes textes et à haute voix qui plus est ? Que fait d'autre l'école que de se moquer des genres de lecture et des lieux de lecture Si c'est pour se retrouver tous au même endroit avec le même bagage ? Daniel PENNAC croit-il autre chose quand il écrit "et puis

un jour, c'est PASTERNAK qui l'emporte. Insensiblement, nos désirs nous poussent à la fréquentation des "bons". Nous cherchons des écrivains, nous cherchons des écritures ; finis les seuls camarades de jeu, Nous réclamons des compagnons d'être. L'anecdote seule ne nous suffit plus. Le moment est venu où nous demandons au roman autre chose que la satisfaction immédiate et exclusive de nos sensations.

Une des grandes joies du "pédagogue", c'est - toute lecture étant autorisée - de voir un élève claquer tout seul la porte de l'usine Best-seller pour respirer chez l'ami BALZAC" ?

Honnêtement, Daniel PENNAC croit-il un instant que c'est en racontant des histoires aux enfants, si belles soient les histoires, si grand soit le conteur, en les autorisant à ne pas lire c'est-à-dire à ne rien faire de personnel sur le texte, se référant aux seules émotions d'un tiers, taisant ses résistances, ses incapacités, ses compréhensions du texte ou bien ses incompréhensions qu'on va donner de l'air à ces jeunes asphyxiés dans les fumées d'usine ?

Sûrement non. Alors pourquoi ce livre ? On ne peut pas croire que ce soit celui de l'écrivain. Ou alors d'un écrivain à la recherche de notoriété de salon et qui se reconnaîtrait peut-être dans ses propres phrases : *"disons qu'il existe ce que j'appellerai une " littérature industrielle" qui se contente de reproduire à l'infini les mêmes types de récit, débite du stéréotype à la chaîne, fait commerce de bons sentiments et de sensations fortes, saute sur tous les prétextes offerts par l'actualité pour pondre une fiction de circonstance, se livre a des "études de marché" pour fourguer selon la "conjuncture" tel type de produits censé enflammer telle catégorie de lecteurs."* Que PENNAC se désole, c'est fait ! Huit jours après la sortie de son livre, j'ai assisté à des réunions d'enseignants, d'orthophonistes, d'étudiants où l'incendie a bien eu lieu. Peut-on d'ailleurs croire PENNAC innocent quand on lit, sous sa propre plume, et dans la bouche de son frère *"il connaissait mon goût pour les incendies du sentiment" ?*

Donc, si ce n'est pas celui de l'écrivain c'est celui du professeur. À moins que ce ne soit celui du militant qui partirait en guerre contre toute technique, toute intellectualisation de la lecture : *"le programme sera traité, donc, les techniques de dissertation, d'analyse de texte (jolies grilles ô combien méthodiques), de commentaire composé, de résumé et de discussion, dûment transmises, et toute cette mécanique parfaitement rôdée pour bien faire comprendre aux instances compétentes, le jour des examens, que nous ne nous sommes pas contentés de lire pour nous distraire, mais que nous avons compris, aussi, que nous avons fourni le fameux effort de comprendre."* Vrai ce mépris de la technique ? Non bien sûr, car vous l'aurez compris Daniel PENNAC est comme tous les illusionnistes, il fait l'obscurité pour mieux réaliser les tours de passe-passe, vite, vite, et ramène les projecteurs sur la réalité juste éblouissante de mystère. Car les balles ou les quilles reviennent toujours dans les mains du jongleur, les femmes tronçonnées se remettent vite sur leurs jambes amputées, et les sautilleurs à cloche-pied n'ont de cesse de retrouver l'équilibre à pieds joints sur la ligne défiée. Souvent, subrepticement, tacitement, car il sait bien son lectorat d'accord, Daniel PENNAC légitime l'enseignement auquel il suffirait d'ajouter un peu de passion, de simplicité, de sincérité, de partage. D'air. Car il sait bien comme tous les enseignants, tous les écrivains que la littérature n'a rien à voir avec l'anecdote, rien à voir avec la distraction ni même la réussite scolaire. Elle est comme le cite l'auteur lui-même *"résurrection de Lazare, soulever la dalle des mots."* Georges PERROS (*Échancrures*). Et c'est à ça que nous devons aider les jeunes souvent écrasés par cette dalle.

Aussi, c'est parce que j'aime l'écrivain et que je respecte l'homme que c'est au militant que je m'adresse.

Oui, l'illettrisme est un fait d'actualité d'autant plus grave qu'il pèse sur l'emploi, la vie intime et sociale interdisant les analyses qui autoriseraient chaque individu victime du dysfonctionnement mondial d'avoir une vue large qui dépasse son propre cas et fasse obstacle à la fatalité. Oui, la lecture, toutes les lectures, permettent cela. Non, ce n'est pas qu'une partie de plaisir. Le prétendre, c'est faire reculer les progrès dont l'enseignement a besoin au même titre que tous les domaines de pointe.

Oui, il fallait redire, après tant d'autres, l'importance de la vie dans l'enseignement, l'urgence du partage, l'absurdité de la scolastique. Encore comme disent les enfants avides de bonheur. Mais non, vous avez tort ! Ce n'est pas "insensiblement" qu'on passe du best-seller au roman de qualité et du reste, qu'est-ce que ça change si c'est sur le même mode de la consommation. Il faut non seulement avoir été présenté mais aussi pouvoir faire autre chose que de respirer chez l'ami BALZAC : il faut pouvoir dialoguer avec lui au-delà du risque d'être pétri d'admiration. Ce qu'aucune littérature ne mérite. Et la parole, quand on n'en a pas hérité par des rencontres quotidiennes avec des grands frères, certes peu causeurs - mais quand ils parlent c'est de la *Mousson* ou de *Guerre et Paix*, de sacrés sujets - il faut la conquérir. Autrement que dans l'admiration ou l'engouement. Dans le travail sur le langage et sur la représentation qu'on a de son propre langage.

Si vous avez eu raison de réhabiliter la passion dans l'enseignement, c'est de la passion intellectuelle dont il faudrait parler. Elle ne dispense sûrement pas du plaisir et de la jubilation, elle en est une des sources. Elle dispense cependant du culte du bon prof qui jette le discrédit sur les autres et un voile puissant sur un système dans lequel les enseignants sont plus souvent des victimes que des bourreaux. Alors faites-nous profiter de vos techniques d'animation mais ne jetez pas les autres recherches à la poubelle. Au risque de passer pour un pousse-à-jour ce qui, reconnaissez-le, est une autre façon de fourguer le dogme.

Au risque aussi de passer pour un séducteur qui ne pourrait pas tenir ce qu'il promet. Vous qui aimez les rôles à contre-emploi, si ce terme n'était pas réservé aux femmes, c'est d'allumeur qu'on vous traiterait. Et vous savez bien que si les feux de paille meurent aussi vite qu'on les a allumés, il y a des brasiers qui sont toujours prêts à renaître.

Celui de la conscience d'un seul enflammant l'enthousiasme des autres fait partie de ces incendies qui ne s'éteignent jamais.

Yvonne CHENOUF

Livres cités :

Dans la collection Gallimard :

La petite marchande de prose

Comme un roman

Dans la collection Folio :

Au bonheur des ogres, n°1972

La Fée carabine, n°2043